

PRÉSENTATION

Yvan DANIEL et Marie-Astrid CHARLIER

Écritures et mondialisation : contextes et questionnements

La reconnaissance et l'examen des processus et des conséquences de la *mondialisation* a élargi et profondément transformé les approches, les méthodologies et les *corpus*, dans les sciences humaines autant que dans les études littéraires. Les disciplines de l'Histoire se montrent désormais souvent plus attentives aux courants et aux échanges mondiaux qu'aux épopées nationales, parvenant ainsi à dégager les conditions de la mise en place, dès le XIX^e siècle, d'un monde *connecté* (*A World Connecting*) qui aboutit à une « interdépendance globale » (*Global interdependance*) dans le dernier XX^e siècle. De ce point de vue, comme de celui de l'anthropologie, la première mondialisation, « impériale », correspond à la période coloniale, quand la suivante s'ouvre avec la Décolonisation après la Deuxième Guerre mondiale ; elle prend aujourd'hui la forme d'un monde multipolaire et hyperconnecté¹. Dans le même mouvement, les études littéraires ont remis au goût du jour les débats sur la notion de *weltliteratur* (« littérature mondiale »), héritée de J. W. von Goethe (1749-1832), pour s'interroger sur ses origines, les modalités de sa constitution, mais aussi son devenir², pour défendre

-
1. Sur ces sujets, voir notamment pour l'histoire Jürgen OSTERHAMMEL, *The Transformation of the World, A Global History of the Nineteenth Century*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, [2009] 2014 ; Emily S. ROSENBERG (éd.), *A World Connecting (1870-1945)*, Cambridge, London, Belknap Press of Harvard University Press, 2012 ; Akira IRIYE (éd.), *Global Interdependance, The World after 1945*, Cambridge, London, Belknap Press of Harvard University Press, 2014 ; pour l'anthropologie : Marc ABÈLÈS, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2012.
 2. Voir Christophe PRADEAU et Thiphaine SAMOYVAULT, *Où est la littérature mondiale ?*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2005.

l'idée d'une « littérature-monde en français³ », ou encore examiner les conditions d'une *République mondiale des Lettres*⁴. Cette tendance de fond a aussi conduit à reconsidérer l'histoire des littératures française et francophones, dans des perspectives nouvelles, élargies aux dimensions du monde, renonçant au carcan limitatif des histoires nationales, pour permettre d'envisager un « GPS » – pour « *Global Positioning System* » – établissant les bases d'une nouvelle histoire littéraire, rendue outre-atlantique dans la formule « *French Global* ». L'élargissement des perspectives se conduit alors par l'étude des « connections » transnationales, d'abord dans les effets de mobilité, des hommes, c'est-à-dire les voyages et les migrations, et aussi bien des textes, dans les contacts de langue, le plurilinguisme, la traduction ou la créolisation. Il prend forme dans les recherches pour une « histoire globale » du théâtre ou du roman, ou les portraits consacrés à des figures « globales » de la littérature francophone, par exemple⁵. Cet élargissement, enfin, ne peut se concevoir sans l'introduction massive de références et de *corpus* non-européens, même si l'articulation entre la dimension mondiale et le *local* – de moins en moins sédentaire – reste souvent fondamentale. C'est pourquoi les productions dont il sera question ici traitent toutes d'un espace et/ou d'une culture non-européenne, en s'efforçant d'atteindre aux dimensions d'une chorographie médiatique et littéraire – par le Canada, les États-Unis, le Mexique, le Brésil, le Kenya, l'Algérie, le Bénin, le Vietnam, la Birmanie, le Japon, la Chine... avec, faute de mieux, quelques étapes continentales à ce « tour du monde ».

Dans ce contexte, l'intention de cet ouvrage est en effet de montrer que la presse, et pas seulement ce que nous appellerons la presse d'altérité, est particulièrement impliquée dans les processus de globalisation, dès le XIX^e siècle, alors que s'établit la « *Civilisation du journal*⁶ ». Dans une France qui aime se définir comme « parisienne » ou « provinciale », où l'on voyage souvent peu, et moins encore hors d'Europe, l'apparition de références (toponymes, événements et figures) non-européennes dans la presse est d'abord un indice de mondialisation – des informations, des imaginaires, mais aussi de la langue. Elle introduit et diffuse en effet largement

-
3. Michel LE BRIS, Jean ROUAUD, Eva ALMASSY, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.
 4. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 2008.
 5. Voir Christie McDONALD, Susan R. SULEIMAN, *French Global, A New Approach to Literary History*, New York, Columbia University Press, 2010; trad. française: *French Global, Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, Histoire, Politique », 2014.
 6. Voir Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY, Alain VAILLANT (dir.), *La Civilisation du Journal, Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2012; Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *Presse, Nations et Mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010.

des références mondiales souvent nouvelles ou peu connues, sous des formes extrêmement diverses. Sans présenter une typologie exhaustive de cette presse d'altérité, on peut tout de même brièvement donner un aperçu de sa variété, qui montre dès l'origine la grande vigueur de la veine étrangère dans le journal. Le XIX^e siècle voit tout d'abord se développer la presse religieuse missionnaire, dès les années 1820 et plus encore après 1860, avec la création de l'hebdomadaire catholique *Les Missions étrangères*, qui traite de toutes les parties du monde, en prenant la suite des *Annales pour la Propagation de la Foi* et même selon ses rédacteurs des *Lettres édifiantes* des Jésuites du XVIII^e siècle, mais en utilisant tous les procédés de la presse moderne. Les titres coloniaux se multiplient dans le même temps, ils sont parfois liés aux sociétés savantes – comme la *Revue de l'Orient* (1843-1865), la *Revue maritime et coloniale* (1861-1896), la *Revue coloniale* (1895-1911), etc. –, et encore vivaces dans la première moitié du siècle suivant, y compris dans la presse illustrée avec la *Revue de l'histoire des colonies françaises* (1913-1931), *Le Courrier colonial illustré* (1921-1936) et *La Presse coloniale illustrée* (1923-1939). La « presse de voyage⁷ » bénéficie pour sa part elle aussi d'une large diffusion dès le XIX^e siècle, en donnant à lire de nombreux « récits de voyage », dans la forme sérieuse des *Bulletins de la Société de Géographie*, ou bientôt illustrés en bénéficiant de tirages importants – notamment dans des titres célèbres et pérennes comme *L'Illustration* (1843-1955), *Le Tour du Monde* (1857-1914) ou *Le Journal des Voyages* (1877-1949). Pendant toute cette première période, et jusqu'aux premières années du XX^e siècle, les « grands reporters » sont rares et les « correspondants à l'étranger » pour la presse française fort peu nombreux, et bien souvent ce sont des rédacteurs de presse *occasionnels* qui participent au journal : les missionnaires publient leurs missives témoignages dans la presse religieuse, les voyageurs, les savants, les diplomates, les militaires et les marins les « souvenirs » de leurs voyages, de leurs séjours ou de leurs campagnes, dans la presse spécialisée aussi bien que générale. Il faudra attendre le premier quart du XX^e siècle pour voir se mettre en place un véritable personnel international dans la presse française, dont les activités deviendront alors seulement professionnelles et régulières.

Avec cette presse d'altérité spécialisée, il faut aussi naturellement considérer les différentes formes d'écriture de l'altérité dans la presse, c'est-à-dire l'apparition de références mondiales dans la presse générale. Différentes rubriques peuvent être concernées dans le journal quotidien : au XIX^e siècle, c'est d'abord dans les premières pages, lorsque l'actualité attire l'attention sur la rubrique « L'Étranger »,

7. Voir Sylvain VENAYRE, « La Presse de voyage », in *La Civilisation du Journal, Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, op. cit., p. 465-480.

mais ce peut être aussi – moins sérieusement – dans les libertés permises par les « Variétés » ou sous la forme très limitée des « brèves ». En lieu et place du feuilleton (au bas de la première page), on découvre aussi fréquemment des récits de voyage ou des « grands reportages », qui font figure de pièces maîtresses dans le dispositif médiatique de la mondialisation des expériences et des informations. Dans la première période, et longtemps encore, il ne sera d'ailleurs pas aisé de distinguer entre ces deux types de médiation : le récit de voyage se confond fréquemment avec les débuts du « grand reportage », qu'on date généralement des années 1870-1880. Nous sommes alors encore dans ce que Marc Martin, dans *Les Grands reporters, Les débuts du journalisme moderne*, appelle le « reportage de découverte⁸ », qui concerne des espaces encore très méconnus et rarement évoqués par les Européens. C'est le cas par exemple du « grand reportage » posthume d'Henri Mouhot (1826-1861), illustré par des dessins réalisés à partir de photographies et de croquis du voyageur, qui permet pour la première fois aux lecteurs français du *Tour du Monde*, à la fin de l'année 1863, de découvrir l'impressionnant site d'Angkor⁹, dans le Cambodge de ce qui allait devenir l'Indochine française. Ce récit de voyage devenu reportage illustré ne fut réédité en volume qu'en 1868, sous le titre *Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*¹⁰.

La « découverte » précède bien souvent, comme dans cet exemple, l'entreprise coloniale dont elle constitue même parfois l'avant-garde, exploratoire. Aussi n'a-t-on pas perdu de vue les spécificités de l'écriture et de la presse coloniales, que Jean-Marc Moura range parmi les productions à la fois « exotiques » et « impériales¹¹ », et qui concernent aussi les *corpus* examinés par Edward W. Said pour être présentés comme caractéristiques de *L'Orientalisme*, c'est-à-dire d'un « Orient créé par l'Occident¹² », dans la presse aussi bien que dans la production savante et la création littéraire. Les conséquences de la mondialisation coloniale, qui culmine dans les années qui précèdent la première guerre mondiale, s'inscrivent dans les événements comme dans les textes qui les relatent, sur le moment ou après coup

8. Marc MARTIN, *Les Grands reporters, Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Louis Audibert, 2005, p. 103.

9. *Le Tour du Monde*, vol. 2, 1863, p. 220 *sq.* (première partie) ; p. 339 *sq.* (deuxième partie).

10. Repris in Henri MOUHOT, *Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine (1858-1861)*, Paris, Arléa, [1863] 2010.

11. Voir Jean-Marc MOURA, *La Littérature des Lointains, Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Littérature générale et comparée », 2000.

12. Edward W. SAID, *L'Orientalisme*, trad. de C. Malamoud, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », [1978] 2015.

sous forme « nostalgique¹³ », pour l'Orient proche ou lointain, comme pour les autres parties du monde et en particulier le continent africain. Elles s'inscrivent profondément dans les modes de vie et de pensée, mais aussi dans la langue, la langue française comme celle de la francophonie d'origine coloniale alors devenue, et pour longtemps selon Laurent Dubreuil, la « langue de l'empire¹⁴ ».

Les approches proposées dans cet ouvrage relèvent ainsi des études littéraires et médiatiques, aussi bien que des histoires croisées de la littérature, de la presse et des relations internationales. En se fondant sur des *corpus* à la fois journalistiques et littéraires, elles permettent d'étudier la fabrique des représentations, dans une perspective imagologique, et dans le même temps d'éclairer les conséquences de la médiatisation des informations comme des imaginaires à l'échelle globale. La large médiatisation des ailleurs de l'Europe, ainsi permise par la presse francophone, contribue alors à une mondialisation qu'on peut qualifier de « vernaculaire » de l'information, en l'adressant potentiellement à un vaste lectorat. Elle donne à cet élargissement de l'expérience et de la (re)connaissance du monde la forme de l'information vécue du « grand reportage », ou aussi bien celle d'un imaginaire romanesque, littéraire ou théâtral, plus proche du « divertissement ». Cette dimension « vernaculaire » explique que le rôle informatif puisse aussi prendre en quelque sorte une dimension pédagogique, soit directement visuelle – avec le développement de l'illustration (dessins puis photographies, mais aussi cartes et plans) –, soit dans l'intention des textes, c'est-à-dire les descriptions explicatives, les portraits de personnalités étrangères, les termes nouveaux transcrits ou traduits, et tous les procédés qui permettent la présentation, la médiation, la découverte et la mise en scène d'espaces géographiques et culturels lointains. Ces processus de découverte, puis de familiarisation avec les ailleurs de l'Europe, montrent les conséquences culturelles de la mondialisation¹⁵ : dans le même mouvement que s'affirme la dimension mondiale du journal et du livre par la convocation et la médiation de références en provenance du monde entier, des toponymes inouïs et des personnalités inconnues sont livrés au lectorat francophone et prennent dès lors eux aussi une dimension globale.

Dans ce contexte, on se demandera donc quels rôles jouent les productions médiatiques et littéraires dans la découverte du « monde » par un lectorat le plus

13. Voir Jean-Marc MOURA, *op. cit.*

14. Voir Laurent DUBREUIL, *L'Empire du Langage, Colonies et Francophonie*, Paris, Hermann éditeurs, coll. « Savoir lettres », 2008.

15. Voir Arjun APPADURAI, *Modernity at Large. Cultural dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996 ; trad. française de F. Bouillot, *Après le Colonialisme. Les Conséquences culturelles de la Globalisation*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. « Essais », 2015.

souvent sédentaire, comment ces productions conditionnent non seulement l'accès à l'information de l'actualité, mais aussi à des représentations plus larges et plus variées des espaces et des cultures en question, en fonction de préjugés et d'intentions de toutes natures, évoluant selon les époques, les rapports de force, les événements et les goûts du public. On proposera d'examiner de quelles façons se construisent alors, à partir de ces éléments, les différentes représentations qui, prises dans l'ensemble mondial, constituent pour finir un nouvel imaginaire, globalisé, évolutif et protéiforme, à la fois médiatique et littéraire. Ces représentations de l'étranger semblent en effet d'autant plus fascinantes et marquantes qu'elles participent à la fois de la crédibilité de l'information avérée, ou censée l'être, par la vertu du journal, et des libertés habituellement permises par l'écriture littéraire. En effet, les écritures de presse et toutes les formes de la créativité littéraire sont ici considérées en interaction, soit parce que l'information du journal sert de source à l'écrivain – et qu'elle apparaît ainsi dans le roman, comme *La Revue algérienne et coloniale* dans *Cinq Semaines en Ballon* (1863) de Jules Verne par exemple –, soit parce que l'écrivain se fait aussi journaliste ou grand reporter, ou à l'inverse parce que le grand reporter se fait romancier, publiant dans le même temps dans la presse et la librairie. Les rapports étroits de l'écriture journalistique et de la création littéraire, si caractéristiques des débuts de la presse au XIX^e siècle, comme l'a montré Marie-Ève Thérenty¹⁶, sont encore importants et féconds au siècle suivant, ainsi qu'on pourra le voir à travers certaines personnalités comme Joseph Kessel (1898-1979) ou J. M. G. Le Clézio (né en 1940). Ils se manifestent aussi dans la vie éditoriale, avec des articles ou des reportages publiés dans la grande presse, repris en recueil ou en volume, souvent dans des collections bon marché, parfois transformés ou « romancés » sous différentes formes, ou dans des grands reportages directement écrits pour la librairie, ou les deux à la fois – comme on le verra encore en 1951 avec la création de la collection « L'Air du Temps » par Pierre Lazareff (1907-1972), alors directeur de *France-Soir*. Le XX^e siècle, en effet, ne correspond nullement à la fin de ces formes hybrides caractéristiques et de ces pratiques éditoriales.

16. Marie-Ève THÉRENTY, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 2007.

Reportage, Roman, Récit de voyage : formes hybrides

Tout ce que l'on va trouver rapporté ici est strictement vrai. Il peut paraître étrange que l'auteur d'un reportage éprouve, avant d'entreprendre sa relation, le besoin d'affirmer l'exactitude. Mais comment pourrais-je faire autrement, lorsque moi-même, au souvenir des lieux que j'ai traversés, des hommes que j'ai côtoyés, des lois qui les régissent, je doute de mes sens et de ma raison¹⁷ ?

En 1932, dans la préface à l'édition de son reportage berlinois, *Bas-fonds*, Joseph Kessel met en évidence le lien entre vérité et invraisemblance qui caractérise son enquête. Quoique les aventures « d'un des princes du monde souterrain¹⁸ » défient la raison, les faits et paroles rapportés par Kessel sont « strictement » exacts. De ce point de vue, le reportage rend compte du romanesque de la vie, de sa littérarité littérale. Dans l'entre-deux-guerres, après les Années folles, le romanesque ne se situe plus du côté de la fiction mais du réel : le roman semble alors évacué au profit du reportage littéraire qui, en s'autorisant du réel, peut développer sans frein une veine romanesque, voire sensationnelle, « qui agit profondément sur l'imagination¹⁹ ». Si « le reportage inverse le pacte romanesque²⁰ », processus décrit précisément par Myriam Boucharenc, le roman, avec ses filons et ses canevas narratifs, n'en reste pas moins un genre indissociable de la pratique du reportage depuis les années 1870²¹ jusqu'à son âge d'or dans les années 1920-1930²², et au-delà. En effet, du côté américain, le « *non fiction novel* », pratiqué par un Truman Capote (1924-1984) avec le célèbre *In Cold Blood* (1965), et le « *New Journalism* » des années 1960 sont également fondés sur une porosité générique entre reportage et roman. En France, le récent phénomène des « mook », initié par la revue *XXI* suivie par *Feuilleton*, *Long cours*, etc., se présente comme une tentative de synthèse entre le magazine et le livre, le journalisme et l'édition, c'est-à-dire, en termes de poétique, entre le reportage et la fiction. En regard, une des tendances de la création romanesque actuelle est au réinvestissement du reportage comme

17. Joseph KESSEL, *Bas-fonds*, Édition des Portiques, 1932, p. 7.

18. *Ibid.*, p. 27.

19. MAC ORLAN, « Préface », dans Marcel MONTARRON, *Ciel de cafards*, Paris, Gallimard, coll. « Les documents bleus », 1932, p. 10.

20. Myriam BOUCHARENC, « Petite typologie du grand reportage », dans *Littérature et reportage*, Myriam BOUCHARENC et Joëlle DELUCHE (dir.), Limoges, PULIM, coll. « Mediatextes », 2001, p. 228.

21. Pour une mise au point sur l'histoire du reportage, voir *Autour de Vallès*, « L'invention du reportage », n° 40, numéro coordonné par Guillaume PINSON et Marie-Ève THÉRENTY, 2010.

22. Myriam BOUCHARENC a précisément étudié cette période dans *L'Écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.

modèle et matrice – par exemple chez Jean Hatzfeld (né en 1949), Jean Rolin (né en 1949) ou Emmanuel Carrère (né en 1957)²³.

Le reportage littéraire s'est en effet construit au contact du roman, de son histoire et de sa poétique, entretenant un jeu intertextuel constant avec lui²⁴. Par exemple, le reportage emprunte sa passion du détail à l'esthétique réaliste et ses intrigues mélodramatiques au roman-feuilleton du XIX^e siècle. Le reportage d'enquête, dans l'entre-deux-guerres, nourrit la création romanesque d'un Gaston Leroux (1868-1927) ou d'un Blaise Cendrars (1887-1961), parfois jusqu'au recyclage, comme chez Joseph Kessel. Les maisons d'édition, quant à elles, participent à la confusion des deux genres, notamment dans les années 1920-1930. Tous ces exemples montrent qu'à différents niveaux, reportage et roman sont deux genres solidaires, parfois concurrents, dont le dialogue – ou la dispute, au sens rhétorique du terme –, a engendré de nouvelles formes narratives hybrides. À ces formes, il faut ajouter deux types de textes : les souvenirs et les fictions de reporters qui font bien souvent des enquêteurs des héros de l'aventure, depuis *Michel Strogoff* (1876) de Jules Verne (1828-1905) et *Le Sieur de Va-Partout* (1880) de Pierre Giffard (1853-1922).

La confusion entre reportage et roman, réel et fiction, est encore plus forte à la fin des années 1920²⁵. Des expressions comme « roman-reportage » ou « roman vécu » apparaissent dans la presse et dans le milieu de l'édition populaire pour caractériser des textes à valeur documentaire qui présentent néanmoins toutes les caractéristiques du roman. Tel Albin Michel avec sa collection « Les Grands reportages » lancée en 1923, les éditeurs se tournent vers des collections qui mettent l'accent sur la valeur documentaire des textes publiés – y compris les reportages d'enquête²⁶. Hebdomadaires et maisons d'édition travaillent de concert à une complémentarité entre prépublication et édition en volume comme l'ont montré

23. Voir également dans cet ouvrage le témoignage d'Alfred DE MONTESQUIOU.

24. Voir l'article de Myriam BOUCHARENC, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 13/2006, mis en ligne le 1^{er} septembre 2006, consulté le 7 juin 2015, URL : [<http://narratologie.revues.org/320>].

25. Le deuxième « pic » de confusion correspond aux pratiques journalistiques américaines dans les années soixante. Nous renvoyons ici à l'article de Claude GRIMAL, « Le "new journalism" et le "non fiction novel" : un débat littéraire et journalistique aux États-Unis », dans *Roman et Reportage. Rencontres croisées*, Myriam Boucharenc (textes réunis par), Limoges, PULIM, coll. « Mediatextes », 2015, p. 15-27.

26. Voir à ce sujet l'article de Paul ARON, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *COntEXTES* [En ligne], 11/12, mis en ligne le 16 mai 2012, consulté le 25 novembre 2015, URL : [<http://contextes.revues.org/5355>].

Marc Martin²⁷ puis Paul Aron. Par exemple, *Détective* (1928-1940) et *Voilà* (1931-1940) fonctionnent avec Gallimard, *Candide* (1924-1944) et *Je suis partout* (1930-1944) avec Fayard, *etc.*²⁸. De façon globale, le passage de l'édition prépubliée dans la presse à l'édition en volume a tendance à brouiller les frontières entre reportage et roman : gommage des titres de livraison, disparition des photographies, atténuation, voire effacement, des marques d'actualité²⁹. Le « livre » est en effet bâti sur une poétique en partie différente du journal, de la revue ou du magazine, et il vise un autre « horizon d'attente », bien que le texte publié soit encore présenté comme du reportage. La promiscuité entre le genre du reportage et le genre romanesque est ainsi entretenue non seulement par les écrivains-reporters eux-mêmes, mais aussi par les organes de presse et les éditeurs.

Un autre voisinage générique déjà signalé doit encore être souligné dans le contexte d'une mondialisation croissante : le reportage et le récit de voyage. À partir des années 1870-1880, l'expansion coloniale, l'orientalisme et le goût pour un tourisme du lointain ont pour conséquence la multiplication des grands reportages (Viêtnam, Tunisie, Madagascar, *etc.*) et des romans d'aventures géographiques³⁰, dont les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne sont l'emblème. Or les récits sur lesquels reposent les reportages en pays « exotique » et/ou en territoire colonisé favorisent là encore une confusion entre écriture du réel et fictionnalisation. De ce point de vue, la figure du reporter est un vecteur de fictions qui donne lieu à ce qu'on peut appeler un « roman du reportage », voire un « roman du reporter ». En tout cas, le reportage se caractérise le plus souvent par un effet de *romantisation* qui concerne aussi bien l'objet décrit que le reporter lui-même. Qu'il se mette en scène comme un étranger naïf disponible aux autochtones ou bien qu'il soit embarqué avec l'armée au plus près des combats dans un reportage de guerre, le reporter narrativise son expérience, détaille le récit de ses péripéties, à la recherche du pittoresque et/ou du sensationnel. Marie-Ève Thérénty a néanmoins montré que la différence fondamentale entre reportage et récit de voyage repose sur leur « rapport au temps » : au premier, une temporalité contrainte par l'impératif

27. Marc MARTIN, *Les Grands Reporters : les débuts du journalisme moderne, op. cit.*

28. Paul ARON, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », art. cité.

29. Bien que ce phénomène soit particulièrement remarquable dans les années 1920-1930, il est néanmoins antérieur comme le souligne Aurélien Scholl en 1886 : « le journal s'est fait "livre". Les volumes d'articles entrent pour moitié dans la production littéraire de l'époque. Rien ne se perd. », « Préface », dans Émile Blavet, *La Vie parisienne : la ville et le théâtre*, Paris, Ollendorff, 1886, p. I.

30. Nous renvoyons à l'ouvrage de Matthieu LETOURNEUX, *Le Roman d'aventures. 1870-1930*, Limoges, PULIM, coll. « Mediatextes », 2010.

de l'actualité qui « donne le *tempo* au voyage, contraignant les reporters-voyageurs à des courses de vitesse³¹ » ; au second, une temporalité plus lâche qui permet le développement du pittoresque et des péripéties plus ou moins sensationnelles rencontrées par le reporter. Même si l'actualité est un critère de distinction entre les deux genres, il n'est pas rare cependant que le reportage, hors des zones de combat surtout, accueille une temporalité plus molle et en cela plus proche du récit de voyage. Ainsi, peuvent être intégrés au traitement de l'actualité et aux descriptions socio-politiques différents procédés littéraires qui empruntent prioritairement au roman mais aussi au conte, à la mythologie, voire, de façon plus inattendue, au théâtre et à la poésie.

Avec la colonisation, les deux guerres mondiales, et dans les développements de la mondialisation, le lecteur apprend à articuler le proche et le lointain, le local et le global, le circonscrit connu et l'ouvert, le fait divers quotidien et l'événement du monde. Ce goût pour « l'inventaire cumulatif du globe³² » (Paul Morand), qui peut conduire à un certain encyclopédisme, relève d'un mouvement transgénérique et intermédial dont témoignent dans nos travaux les liens complexes étudiés entre roman, reportage et récit de voyage. En effet, les spécificités génériques du roman et du reportage ne sont pas clairement circonscrites et leurs lignes, flottantes, bougent selon les périodes. Cela explique l'émergence d'une diversité de branches génériques entre la fin du XIX^e siècle et l'extrême contemporain : le roman-reportage, le roman vécu, le roman du reportage, le roman du reporter. Le « *non-fiction novel* » (« roman non-fictionnel ») et le « *New Journalism* » américains des années 1960 doivent également être cités à nouveau tant l'histoire du reportage doit précisément être abordée dans un contexte international et mondialisé³³. Toutes ces formes hybrides se caractérisent par une porosité tant poétique que générique. Cependant, à défaut d'une typologie précise, on peut dégager un invariant, celui d'une littérisation du scénario de l'enquête que ce volume entend étudier dans la perspective d'une circulation des pratiques d'écriture et de création et d'une mondialisation des représentations.

31. Marie-Ève THÉRENTY, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, op. cit., p. 296.

32. Paul MORAND, « Préface », dans Blaise Cendrars, *Du monde entier*, Paris, Gallimard, coll. « Poésies/Gallimard », 1967, p. 11.

33. Voir à ce sujet l'ouvrage de Géraldine MUHLMANN, *Une histoire politique du journalisme (XIX^e-XX^e siècle)*, préface de Marc KRAVETZ, Paris, PUF, coll. « Partage du savoir », 2004.

Pour une périodisation

En confrontant l'histoire médiatico-littéraire à l'histoire des relations internationales, trois grandes périodes peuvent être dégagées à titre d'hypothèse, entre la fin du XIX^e siècle et le XXI^e siècle, qui ne sont pas exactement juxtaposables avec celles de la « *globalization* » données au début de cette présentation : les années 1870-1960 ; 1960-1990 ; enfin, de la décennie 1990 à nos jours (2016). Ces trois périodes ont l'avantage de proposer une forme de consensus entre différentes chronologies et se présentent comme le point de rencontre entre les multiples histoires qu'implique l'étude des rapports entre journalisme et mondialisation : l'histoire du reportage, l'histoire de la presse plus globalement, l'histoire du roman, les histoires nationales et l'histoire européenne, l'histoire de la colonisation, enfin l'histoire de la mondialisation.

La période 1870-1960, dont l'ouverture correspond à l'avènement d'un « monde connecté » (*connected World*), recouvre l'essor puis le triomphe du reportage dans la presse française qui connaît son âge d'or dans l'entre-deux-guerres avant que s'amorce, sinon son déclin, du moins une phase troublée synonyme de redéfinition du genre. En effet, du point de vue de l'histoire du reportage, les années 1920-1930 sont un moment pivot car le grand reportage à la française connaît alors son apogée, en termes de productivité, de visibilité dans l'espace médiatique et éditorial et de succès auprès du lectorat. Cependant, dans notre perspective, l'immédiat après-guerre ne peut être considéré comme la borne finale d'une première période, et cela pour plusieurs raisons. L'imaginaire colonial, étroitement lié au grand reportage dans les Ailleurs de l'Europe, se construit en deux mouvements, la colonisation puis la décolonisation, jusqu'aux années 1960 au moins. En outre, même si la seconde guerre mondiale modifie profondément le rapport des individus et de la société au réel et qu'en cela elle opère un bouleversement des représentations, les relations entre journalisme et littérature restent encore particulièrement fortes après 1945. En témoigne dans notre approche l'œuvre de Joseph Kessel qui, ayant combattu aux côtés de la Résistance, profondément marqué par l'histoire, continue néanmoins de pratiquer à la fois l'écriture journalistique et l'écriture romanesque jusque dans les années 1960, c'est-à-dire jusqu'aux textes consacrés à l'Afghanistan (*Le Jeu du roi*, reportage, 1956 ; *La Passe du Diable*, scénario, 1956 ; *Les Cavaliers*, roman, 1967).

Enfin, l'histoire de la presse présente elle aussi les années 1960 comme un tournant avec le développement massif de la télévision, laquelle va contribuer activement à une nouvelle forme de mondialisation de l'information et à une

modification de la posture du reporter. Dès 1954, déjà nostalgique, Pierre Mac Orlan (1882-1970) observe ce phénomène :

Les jeunes appartiennent, en ce moment où j'écris, à une civilisation littéraire qui s'achève dans la présence à peu près consacrée d'un outillage nouveau. Il devient évident que la presse radiophonique et celle de la télévision tiendront la place la plus populaire dans le jeu de l'information. Les grands reporters de notre temps parcourent le monde aux apparences uniformisées, une caméra d'une main et un magnétophone de l'autre. Nous sommes loin d'Albert Londres, poète attentif et profondément sentimental qui fit le tour de la Terre coiffé d'un chapeau dit « frivole » sans se soucier du lendemain, en quelque sorte les mains dans ses poches, toujours comme s'il venait de sortir de chez lui pour acheter un paquet de cigarettes Gauloises à Colombo³⁴.

À partir des années soixante en effet, se développent un imaginaire postcolonial et ce que l'on pourrait considérer comme la deuxième mondialisation de l'imaginaire, tandis que les champs médiatique et littéraire ont tendance à se distinguer plus fortement en France, au moins jusqu'à la fin de la décennie 1990. Car, aux États-Unis, le reportage littéraire, ce « mélange difficilement définissable d'ethnographie, de sociologie ou de reportage d'investigation et de fiction³⁵ », connaît au contraire une formidable expansion avec la pratique du « *new journalism* », défendue avec ardeur par Tom Wolfe (né en 1931). Cette pratique d'écriture américaine constitua l'un des principaux modèles du renouveau journalistique français, entamé au tournant du xx^e au xxi^e siècle. Par ailleurs, du côté de l'histoire européenne, 1989 marque une césure, symbolique surtout, dans la constitution d'une identité et d'une culture communes, car le regard porté en retour *depuis* les Ailleurs de l'Europe a participé à en interroger l'identité et la culture en jouant un rôle prépondérant, à partir de l'expansion des empires coloniaux jusqu'à leur déclin.

Aussi les années 1990 marquent-elles, plutôt qu'une rupture, un moment de transition historique et médiatique. Outre l'histoire européenne qui entre dans une nouvelle phase avec la chute du mur de Berlin³⁶, l'histoire des médias connaît avec le développement d'internet un bouleversement majeur, voire une révolution comparable au tournant des années 1830 pour la presse imprimée. D'une

34. MAC ORLAN, « Albert Londres et les grands reporters » [1954], *Les Compagnons de l'aventure*, Éditions du Rocher, 1997, p. 220.

35. Claude GRIMAL, « Le "new journalism" et le "non fiction novel" : un débat littéraire et journalistique aux États-Unis », art. cité, p. 15.

36. À ce propos, voir l'ouvrage de Tony JUDT, *Après-guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945* [2005], Paris, Armand Colin, 2007 et celui de Élie BARNAVI et Krzysztof POMIAN, *La Révolution européenne, 1945-2007*, Paris, Perrin, 2008.

part, l'écriture de presse opère une mutation sans précédent vers le format court, la brièveté des articles et l'importance grandissante de l'image, notamment par l'intermédiaire de l'infographie. Ce journalisme de la vitesse, qui a tendance à sacrifier l'enquête de fond et le recul analytique, trouve son aboutissement – et sa limite sans doute – au début du XXI^e siècle avec les chaînes d'information en continu. Précisément en réaction à cette pratique journalistique, la notion de *slow media* émerge au début des années 2000 et ses incarnations ne cessent de se diversifier et de s'accroître depuis. Le retour au reportage littéraire, revendiqué notamment par les « mook » (depuis 2008 en France avec *XXI*), participe de ce phénomène qui renoue avec un journalisme narratif et fictionnalisé. Le titre de l'un d'entre eux, *Feuilleton*, est éloquent à cet égard en ce qu'il rappelle le modèle feuilletonnesque du XIX^e siècle – et la pratique d'un reportage sériel dans la première moitié du XX^e siècle –, tout en le réactivant comme possibilité de dire et de représenter le monde moderne. En outre, ses traductions de textes publiés dans *Vanity Fair*, *The New Yorker*, *Harper's*, *Rolling Stone Magazine*, etc., ainsi que ses reportages au long cours sur tous les territoires du globe³⁷, témoignent d'une presse littéraire qui se définit désormais à l'échelle mondiale.

Présentation

Les travaux présentés dans ce volume sont dus à la collaboration d'enseignants-chercheurs, de jeunes docteurs et doctorants de l'université de La Rochelle (département Lettres et Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique), de l'université Paul-Valéry de Montpellier (RIRRA21) et de l'Université Laval (Canada), rejoints par d'autres participants, universitaires, journalistes et grands reporters. Ces travaux communs ont permis plusieurs journées de rencontres, de séminaires et d'étude consacrées aux *Ailleurs de l'Europe dans la presse et le reportage littéraires (XIX^e-XXI^e siècles)*, organisées à La Rochelle en 2014-2015. Ils ont aussi donné lieu à la présentation d'une exposition placée sous le haut patronage de l'Académie française et consacrée à *Joseph Kessel (1898-1979)* et aux rapports entre *Littérature et reportage de presse* au XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui. Cette exposition présentait de nombreux manuscrits originaux du romancier grand reporter, les pages de ses romans, son premier « journal », ses cahiers de collégien, mais aussi l'un des brouillons du *Chant des Partisans*, composé en 1941 à Londres avec Maurice Druon

37. On peut se rendre compte de la diversité des lieux représentés en consultant les couvertures des numéros parus. URL : [http://www.boutique-feuilleton.fr/vente-au-numero-feuilleton-xsl-358_351.html].

(1918-2009). En de nombreux points, la figure de Joseph Kessel nous a en effet paru emblématique des rapports entre écriture de presse et création littéraire au ^{xx}^e siècle, pris dans les dernières décennies de la mondialisation impériale et coloniale et la Deuxième Guerre *mondiale*, puis dans les prémices de la deuxième mondialisation – sa disparition à l’aube des années 1980 marque peut-être aussi une étape dans notre perspective. Les rôles historiques, journalistiques et littéraires particuliers qui furent ceux de Joseph Kessel, son intense productivité dans la presse et la librairie du ^{xx}^e siècle, ses statuts de grand reporter et d’académicien français, expliquent la place particulière qui lui est faite dans ce recueil. On constatera toutefois qu’on s’est pas limité à considérer cette personnalité et son œuvre, quelle que soit son importance au centre de la période générale en question ici, et l’on pourra découvrir dans les différentes contributions une étonnante galerie de portraits de journalistes, de grands reporters et d’écrivains originaux, oubliés ou célèbres, parmi lesquels Paul Bonnetain, Albert Londres, Paul Coze, Andrée Viollis, Titaÿna (*alias* Elisabeth Sauvy), J. M. G. Le Clézio...

Des rencontres entre universitaires, doctorants, étudiants, journalistes et grands reporters organisés dans ce cadre, on a reproduit ici le témoignage inédit d’Alfred de Montesquiou (né en 1978), journaliste, grand reporter et Prix Albert-Londres 2012, ainsi qu’en postface la contribution d’Olivier Weber (né en 1958), écrivain et grand reporter, Prix Albert Londres 1992 et actuel président du Prix Joseph-Kessel.

La première partie, « Amériques », rassemble les contributions qui s’intéressent aux représentations du Canada, des États-Unis et de l’Amérique latine dans l’imaginaire médiatique et littéraire français. Guillaume Pinson analyse les représentations, largement façonnées par l’imaginaire colonial, du Canada médiatique entre 1860 et 1914, et montre dans quelle mesure le milieu des années 1880 constitue un moment charnière : avant cette césure, le reportage emprunte au récit de voyage pour récrire le grand récit de la conquête mythique de l’Ouest ; ensuite, la modernité et l’organisation sociale intéressent davantage en tant qu’elles sont proches des États-Unis et suscitent, pour cela, la curiosité. Cependant, Guillaume Pinson montre qu’en dépit de ces deux périodes, le Canada médiatique est de bout en bout un Canada de l’aventure. Mélodie Simard-Houde propose une étude de l’Amérique telle qu’elle est imaginée entre 1929 et 1937, c’est-à-dire pendant la Grande Dépression, par les reporters français (Claude Blanchard, Joseph Kessel, Paul Coze, *etc.*). Elle montre comment l’Amérique, terre de mythes et d’illusions, est représentée par le prisme d’un triple intertexte (littéraire, cinématographique et médiatique) et de quelle façon, par le détour de l’autre, se dégage en contrepoint une image de l’Europe. Marie-Astrid Charlier étudie le *corpus* de textes qui

composent le récit du premier tour du monde de Joseph Kessel (1918-1919), de l'Europe à l'Asie en passant par les États-Unis. Bien que ces textes soient hétérogènes d'un point de vue générique (romans, nouvelles, souvenirs, articles), ils forment un cycle dont la cohérence et l'unité sont notamment à chercher dans le déploiement de thèmes et de *leitmotive* obsédants, romanesques, qui transforment une intertextualité structurante en intratextualité organique. Françoise Martinez propose une étude des représentations de l'Amérique latine (Mexique, Brésil, *etc.*) dans la presse française et notamment dans la *Revue des Deux Mondes* au XIX^e siècle. Elle y analyse les différents points de vue et les intentions tant explicites qu'implicites du discours journalistique dans la construction de l'« américanisme ».

La deuxième partie, « Afrique », ouvre deux perspectives principales : l'analyse du reportage colonial dans la seconde moitié du XIX^e siècle et plus tard l'étude des représentations du Kenya dans l'œuvre de Joseph Kessel. Laure Demougin travaille sur le « nouveau débarqué » dans la presse coloniale, à savoir l'Européen, associé à la figure du naïf et/ou du touriste en quête de pittoresque. L'Européen, qui désigne en fait le Français – signe d'une première mondialisation –, permet d'aborder l'ailleurs colonial. Mais l'article démontre que le paradoxe consiste à produire un reportage qui, lu essentiellement par les habitants locaux, procède à un retour sur soi ayant pour but la création d'une identité de Français des colonies. Jean-Marie Seillan s'attache quant à lui à la couverture médiatique de la guerre du Dahomey (actuel Bénin) en 1892, caractérisée par la propagande coloniale et ses déclinaisons médiatiques et fictionnelles, à travers différents *corpus* : presse quotidienne (rubrique « Affaires coloniales » du *Temps*), presse illustrée (*Le Monde illustré*, *Journal des voyages*, *Supplément illustré du Petit Journal* et *Revue illustrée*), imagerie d'Épinal, pièces de théâtre, expositions, fiction romanesque. Slimane Ait-Sidhoum propose une étude du voyage au Sahara algérien dans les revues françaises de la deuxième moitié du XIX^e siècle (*Magasin pittoresque*, *Revue de l'Orient*, *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, *Revue des Deux Mondes*, *Revue africaine*). Tous ces récits témoignent en arrière-plan de la propagande coloniale, notamment en termes de « mission civilisatrice ». Les deux articles suivants s'attachent quant à eux à la genèse d'un des romans les plus célèbres de Joseph Kessel, *Le Lion* (1958). Serge Linkès adopte une approche génétique en travaillant sur les textes, édités ou manuscrits, qui sont associés au roman : *Le Chemin de Zanzibar* (reportage pour *France-Soir*), *La Piste fauve* (recueil de reportages), brouillons reliés associés au *Lion*, manuscrit intitulé *Les Lions*. Il montre ainsi que, contrairement à l'idée répandue selon laquelle le reportage précède le roman, Kessel travaille en fait ses textes, quel que soit leur genre, à partir d'un dossier qui, lui, en constitue l'origine. Pascal Génot étudie pour sa part les phénomènes stylistiques et poétiques qui

président au passage du reportage au roman dans ce même texte. Il dégage ensuite les spécificités de leur représentation du réel, notamment en termes de réception.

La troisième partie, « Asie Pacifique », réunit les contributions tournées vers l'Est : Tonkin (actuel Viêtnam), Chine, Japon, Birmanie et l'archipel des Chagos, dans l'Océan indien. Marie-Ève Thérénty montre que le reportage sur les ailleurs de l'Europe s'enracine dans la pratique du reportage colonial (Tunisie, Madagascar, Tonkin). Elle s'attache plus précisément au reportage « embrigadé » au Tonkin, au début des années 1880, et démontre que la propagande coloniale construit l'aventure d'un « nous » collectif qui rassemble le « ils » des soldats et le « je » du reporter dans une inversion des rôles entre le militaire, nouvelle figure du héros, et le reporter qui s'identifie à lui. Consacrée également au reportage au Tonkin entre 1883 et 1885, la contribution de Véronique Juneau étudie plus spécifiquement les représentations de l'espace afin de montrer que l'un des enjeux de ces reportages coloniaux est la figuration d'un territoire « sans mémoire » qui, d'abord obstacle à l'écriture, finit par construire un ailleurs rêvé qui nourrira les fictions romanesques d'un Paul Bonnetain (1858-1899) ou d'un Pierre Loti (1850-1923). Zhou Jing propose d'étudier la découverte de la ville de Pékin par les lecteurs français du *Temps*, dans le contexte très particulier de la guerre des Boxers et de l'expédition internationale de 1900-1901. Yvan Daniel propose une étude du reportage en Chine au xx^e siècle. À travers les figures d'Albert Londres et Joseph Kessel, il s'attache à montrer le fonctionnement et les enjeux de la mondialisation des imaginaires médiatiques et littéraires, lesquels sont interdépendants au point de donner naissance à des textes hybrides comme le reportage comique, le reportage poétique, le roman du reportage et le roman du reporter, dont l'article propose en creux les prémices d'une typologie. Marc Kober s'intéresse à la médiation culturelle dans la période post-Japoniste. Il démontre ainsi le rôle dominant de *Madame Chrysanthème* (1886) puis défriche et analyse un *corpus* médiatique et romanesque, moins connu en France dans cette perspective, autour de la figure tutélaire de Pierre Loti. Gérard Siary propose quant à lui une analyse diachronique du reportage au Japon du milieu du xix^e siècle jusqu'aux années 1970. À travers l'étude de reportages de l'époque dans la presse française (*Revue des Deux Mondes*, *Le Tour du Monde*, *L'Illustration*), il montre comment le Japon a progressivement été intégré comme un pays d'une autre modernité et quelles ont été les modalités de sa représentation. L'article de Jean Arrouye propose une lecture de *La Vallée des rubis* de Joseph Kessel, un roman où l'Asie fait l'objet de la représentation d'un bonheur inventé. Trois thématiques structurantes sont dégagées quant à la représentation de l'ailleurs dans le roman : le pittoresque, la multitude et l'« harmonie de vie », lesquelles témoignent au bout du compte de la fictionnalisation du

reportage kessélien. Enfin, Marina Salles s'intéresse au *corpus* journalistique de J. M. G. Le Clézio, encore très peu étudié, pour montrer comment le Prix Nobel 2008 se fait la voix des minorités oubliées, où que ce soit sur le globe. À travers ses écrits de presse, Le Clézio attire l'attention sur l'envers de la mondialisation dont les minorités sont les victimes, en particulier les Chagossiens auxquels il a consacré plusieurs textes qui témoignent de son efficacité rhétorique, de la lettre ouverte à la tribune.

Le témoignage d'Alfred de Montesquiou s'intéresse, à partir de la figure emblématique de Joseph Kessel, au « recyclage » médiatique décliné en ses diverses pratiques d'écriture. Cette réflexion poétique et générique conduit ce grand reporter à s'interroger sur les limites des formes journalistiques écrites et sur la nécessité de leur prolongement iconique puis fictionnel pour rendre compte des événements, des personnes rencontrées et des lieux traversés.

Le volume s'achève sur une postface d'Olivier Weber qui dresse un portrait original du grand reporter Joseph Kessel en « voyageur révolté ».